

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 5 (1867)
Heft: 26

Artikel: IVème causerie genevoise
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-179390>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 05.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

mesures pour participer d'une manière convenable à l'exposition suisse de Genève; nous tiendrons nos lecteurs au courant de ce qui interviendra dans cette question. S. C.

IV^{me} Causerie genevoise.

Le ciel est bleu, l'air tout imprégné de senteurs balsamiques; pourtant, au moment de partir pour notre excursion aux alentours de Genève, notre courage défaille; la vérité a parfois le tranchant du glaive et nous avons peur, très peur d'en frapper maladroitement quelque ami.

Au mépris de nos engagements avec le *Conteur vaudois*, devons-nous garder le silence, chercher quelque prétexte pour sauter la difficulté à pieds joints ou surcharger ces lignes de banalités sans couleur? Non! aucun de ces expédients ne s'accorde avec notre caractère. Si notre parole n'était donné, nous reculerions sans honte, dans la crainte de blesser quelques susceptibilités ombrageuses; maintenant, il est trop tard, nous ne pouvons que déclarer à tous ceux qui pourraient se croire atteints, que nos opinions, nos croyances sont tout à fait indépendantes de nos affections; que, si la plume de l'écrivain juge, loue ou désapprouve, son cœur, étranger à toute question irritante, demeure toujours prêt à se dévouer pour ses amis, quels que soient leur drapeau, leur couleur et leur foi.

A présent, mettons-nous en route, notre fardeau est moins lourd, nous marcherons plus lestement. — Et, d'abord, par quel côté commencerons-nous nos pérégrinations? La ville, autrefois circonscrite par sa ceinture de fortifications et le lac, ouvrait, au point du jour, ses trois portes, Cornavin, Rive et Neuve; on baissait les ponts-levis et la circulation recommençait à s'établir avec le dehors.

Ce temps n'est pas assez loin de nous pour qu'il soit déjà oublié; si nous aimons à nous en souvenir, c'est pour applaudir des deux mains à la destruction de ces entraves qui ont coûté bien des larmes dans les familles où le chef s'était attardé dehors; qui ont même séparé brutalement, sans un mot d'adieu, le fils de sa mère, le père de sa fille, le frère de sa sœur, et, par exception, le mari de sa femme mourante, qui l'appelaient et lui tendait les bras.

Les portes de la ville étaient fermées jusqu'au jour.

Que de drames ont eu pour première cause ces malheureuses portes qu'on ne pouvait faire ouvrir qu'avec une permission du syndic de la garde, permission qu'on n'obtenait pas sans une longue perte de temps et de nombreuses difficultés.

Défende qui voudra les fossés pleins d'une eau verdâtre et fétide, les glacis, les demi-lunes, les souterrains peuplés de reptiles, les casernes infectes, tout cet espace perdu qui ne servait plus à nous protéger, puisque les bombes et autres engins destructeurs narguent le système Vauban en s'élevant plus haut pour incendier les places assiégées; nous préférons notre ville largement ouverte et les rues, les squares verdoyants qui ont remplacé les fortifications.

L'immoralité, les serpents, les crapauds et les grenouilles seraient seuls fondés à réclamer contre le

nouvel état de choses; nous aimons à croire qu'ils ne posséderont jamais des représentants au grand conseil.

A défaut de la porte qu'on a démolie, choisissons, en premier lieu, pour sortir de la ville, *le côté de Cornavin*, qui nous rapproche de nos Confédérés.

Les Grottes, la Servette, Montbrillant, les Pâquis possèdent de riantes campagnes, habitées par leurs riches propriétaires ou louées à des étrangers qui viennent y passer la belle saison; mais que de petites maisonnettes, entourées d'un jardinet, abritent des familles d'ouvriers.

Les enfants semblent plus nombreux dans ces parages que partout ailleurs; ils se développent, se fortifient et acquièrent une santé vigoureuse, grâce au soleil et au grand air qui ne leur font point défaut.

Les mères se trouvent aussi plus à l'aise dans ce milieu pour élever leur famille sans le secours d'une domestique. Telle femme d'ouvrier que vous avez pu rencontrer à la promenade, vêtue d'une robe de soie, enveloppée d'un cachemire français (son châle de noce), coiffée, suivant la saison, d'un élégant chapeau de velours ou d'une capote de crêpe blanc, fera quelques jours plus tard sa petite lessive elle-même et nettoiera la maison dans un négligé qui vous empêcherait certainement de la reconnaître.

Là, on retrouve les goûts, les habitudes, les mœurs du faubourg St-Gervais. En effet, c'est bien de ce quartier que sont sortis tous ces ménages de travailleurs qui se sont sagement répandus au dehors, au lieu de s'entasser dans des logements insalubres dont les loyers auraient doublé de prix.

Nous ne dirons rien des propriétaires des grandes campagnes; ceux-ci appartiennent à la classe commerçante ou à l'aristocratie de notre ville, et nous en avons déjà parlé.

Les Eaux-Vives, le Pré-l'Evêque, la Terrassière, qu'on rencontre en débouchant du côté de Rive, ont un cachet tout différent. C'est la ville qui a peuplé les maisons d'ouvriers qui s'y trouvent en grand nombre aussi; on y remarque de l'activité, de la vie, mais peu de cette gaieté bruyante que les faubouriens portent partout avec eux.

En général, les opinions politiques n'y sont pas les mêmes non plus; elles se rapprochent davantage de celles qui l'emportent dans la riche commune de Plainpalais (côté de Neuve), où l'aristocratie a toujours compté de nombreux et chauds partisans.

Nous ne voulons pas dire que Plainpalais n'ait pas un certain nombre de pauvres ménages qu'un manque d'occupation atteint parfois profondément; mais ils sont en minorité dans cette commune, où l'élément genevois, la bourgeoisie aisée sont largement représentés.

De Plainpalais à Carouge, il n'y a qu'un pont jeté sur l'Arve.

Ce pont franchi, on trouve une population très bigarrée, très curieuse à observer, mais aussi peu genevoise que possible.

Entendons-nous.

En général, les Carougeois sont très partisans de la liberté, très attachés à nos institutions démocratiques

et à la patrie suisse. En cas de guerre, ils seront peut-être les premiers à courir au feu pour défendre notre sol contre l'étranger, mais il n'existe pas entre eux et nous des rapports plus intimes que ceux que nous entretenons avec nos Confédérés des cantons de la Suisse romande.

Nous sommes groupés sous la même bannière, que nous chérissons également, nous la voulons exempte de toute souillure, mais ..., nous n'avons pas le même passé et cela suffit pour empêcher une fusion désirable qui ne peut être que l'œuvre du temps.

Ceci ne doit être pris que dans un sens général.

Pour la plupart, les Carougeois travaillent à Genève et y possèdent des amis sincères et dévoués. Les liens de famille entre les deux villes sont fréquents; on s'aime individuellement autant que si l'on avait la même histoire, mais, collectivement et sans se l'avouer peut-être, les Carougeois nous portent envie, et nous.... nous leur en voulons un peu de n'être pas assez Genevois.

Comme ce qui nous reste encore à dire nous entraînerait trop loin aujourd'hui, nous renvoyons le lecteur qui veut bien nous accompagner dans nos excursions, à une prochaine causerie.

Y.

Aux grands journaux le récit des grands événements, la description des fêtes splendides; aux modestes feuilles, comme le *Conteur vaudois*, de rappeler les simples réunions dans lesquelles les besoins du cœur trouvent cependant leur franche expansion.

C'était mardi soir, aux environs de dix heures, que deux sociétés, l'une de chant, l'*Union chorale*, l'autre de musique instrumentale, la *Jeune Lyre*, se rendaient, flambeaux en tête, rue Haldimand, pour donner une sérénade à M. Hösli, leur habile et dévoué directeur.

Rien de plus sympathique que cette charmante manifestation; aussi, lorsque l'artiste a pris la parole pour applaudir au développement de la musique et du chant populaire, puis remercier ses élèves, il l'a fait avec une loyale émotion qui, du reste, est toujours le résultat de beaux et bons sentiments. M. Hösli, on le comprenait, était heureux, presque fier (il avait bien raison de ne pas le cacher), de l'ovation dont il était l'objet. Après avoir travaillé avec ardeur et intelligence à la réalisation d'un noble but, il l'a obtenu, et certainement il doit être satisfait.

Le sociétaire qui lui a répondu a parlé avec tact et délicatesse; mais, dans chacune des paroles qu'il prononçait, perçait la reconnaissance et l'affection qui résultent de la simultanéité des efforts et des progrès acquis.

Je suis convaincu que chacun des assistants a emporté, de cette petite fête, l'appréciation que je me permets et que tous font des vœux pour que de nouvelles et légitimes couronnes viennent récompenser professeurs et élèves de leur amour pour le noble art de la musique.

(Communiqué.)

Nous nous associons avec grand plaisir aux lignes qui précèdent et nous nous empressons de les compléter en ajoutant que M. de Senger a eu aussi sa

bonne part de l'ovation sympathique de l'*Union chorale*. De la rue Haldimand, et emmenant avec lui M. Hösli, le joyeux cortège s'est rendu sous les fenêtres de M. de Senger, pour lui témoigner combien son talent distingué, son zèle infatigable, son entier dévouement aux sociétés qu'il dirige lui ont attiré l'estime et la reconnaissance de tous les amis de l'art. Là, par quelques paroles empreintes de la plus sincère émotion, M. de Senger a exprimé toute sa reconnaissance pour les témoignages de vive gratitude dont il était entouré dans ce pays qui lui devenait de jour en jour plus cher. Comme son collègue, M. Hösli, il a fait ressortir l'heureuse influence de la musique, qui développe en nous le goût du beau, élève la pensée et adoucit les mœurs. Son vœu le plus cher est le perfectionnement de cet art, auquel il vouera tous ses efforts.

M. Tapernoux a répondu par de chaleureuses paroles, après quoi le cortège a pris le chemin de *Beau-Séjour*, où la *Jeune Lyre*, alternant avec les chœurs, a entretenu la joie dans cette charmante fête, présidée par deux aimables sœurs, l'*affection* et la *reconnaissance*.

L. M.

Le Diable des Alpes.

NOUVELLE SUISSE.

Vers le milieu du quinzième siècle vivait, dans une ville du Pays de Vaud, alors sous la domination des ducs de Savoie, un bon bourgeois, qui, après avoir acquis une petite fortune dans le commerce, mettait tous ses soins à l'éducation de ses enfants. L'aîné de ses fils, nommé Ludwig, fut destiné à prendre l'état de médecin; ses habitudes réfléchies, son goût pour l'étude de l'histoire naturelle et son désir d'embrasser une profession utile, rendirent facile sa déference aux vœux des auteurs de ses jours; ses travaux furent donc dirigés vers ce but. Il se rendit à l'université de Paris, l'une des plus célèbres du temps, et comme dans les petites villes le peu de ressources nécessite l'accumulation de plusieurs industries, le jeune homme joignit à l'étude de la médecine celle de la chirurgie et de la pharmacie. Son imagination, un peu exaltée, le porta à s'occuper aussi de la chimie. Cette science, fort peu avancée alors, était entachée de toutes les folies de la cabale. On l'employait à chercher la pierre philosophale, la panacée universelle, etc.; on appelait la magie à son secours, et l'on faisait grand fonds sur les esprits infernaux qu'elle évoquait. Mais ne rions pas trop des faiblesses de nos aïeux; il ne serait pas trop difficile de trouver encore de nos jours des chercheurs d'or et de recettes; le malin esprit lui-même n'est point tout à fait détrôné.

Ludwig, à son retour de l'université, était trop jeune pour débiter avec succès dans la pratique de son art. Un médecin imberbe (une belle barbe fourrée valait alors un diplôme), un médecin, dis-je, privé de ce respectable ornement et qui n'était pas encore marié, n'aurait fait qu'une médiocre figure dans le monde. En attendant que la barbe lui vint et qu'il pût songer à se mettre en ménage, on tint un conseil de famille et l'on décida que Ludwig apprendrait la langue allemande, à cause de la proximité de Fribourg et du Valais, où le docteur pourrait être appelé lorsque sa réputation serait faite. Mais comme l'allemand y était corrompu par le mélange de la langue romande, on résolut de donner la préférence aux élégantes tournures de l'allemand bernois. En conséquence, on fit ce qu'on fait encore de nos jours, on proposa un échange de jeunes gens. Ludwig fut envoyé chez un respectable magistrat de Berne, qui, en retour, fit partir son fils pour le Pays de Vaud, où l'on promettait de le mettre en état de parler bientôt le bon français.

Le jeune docteur ne tarda pas à se trouver tout à fait bien chez son vieil hôte, M. Wittembach. Quoique le Bernois fût imbu